

# Marcel Garnier

## LE ROMANCIER DE QUARRÉ-LES-TOMBES

### ENFANCE ET JEUNESSE

63

Marcel Garnier, né le 30 septembre 1890 à Quarré-les-Tombes, était le fils de Ferdinand Garnier, boucher au village, et d'Amélie Garnier, née Leduc. Sa maison natale, située sur la place, à proximité de l'hôtel du Nord, se partageait entre la boucherie Garnier et le marchand de chaussures Raymond. Bientôt orphelin de mère, il passa son certificat d'études à l'âge de douze ans, et son père l'envoya à Paris, chez sa tante, Madame Louchard.

Entré dans la vie active comme livreur de pots de lait, il devait se lever tôt ; mais de santé délicate, il dût abandonner ce travail. Par la suite, il fut embauché au grand magasin, "Le Printemps", comme garçon d'ascenseur, avant d'en devenir premier caissier (belle promotion !) à la veille de la Grande Guerre.

Jeune homme intellectuellement doué, il subit l'influence de son oncle Louchard, un employé de bureau érudit. Et, dès cette époque, il montra sa disposition pour l'écriture (il avait la plume facile), mais aussi pour la musique. Il jouait du violon et éprouvait une vraie passion pour l'opéra-comique : ne vit-il pas seize fois "Manon Lescaut" de Massenet ? et du poulailler !... vus ses modestes moyens. Le théâtre le passionnait à tel point, qu'en 1910, il attendit avec des fleurs Sarah Bernhardt à la sortie du Châtelet.



64

## LA GRANDE GUERRE

Mobilisé en août 1914 et affecté au régiment de dragons à Joigny, il vécut la vie des tranchées où il eut les pieds gelés. L'armée l'envoya en repos à Pont-Labbé, au cœur du pays bigouden épargné par les combats. Il lui arriva aussi de venir en permission à Quarré, dans sa famille.

## MARIAGE ET RECONVERSION

La paix revenue, il épousa Madeleine Geoffroy, amie de sa tante. Le mariage fut célébré le 26 avril 1920 à Moret-sur-Loing. Il devenait le gendre de Charles Geoffroy, maire de Moret et dirigeant d'une entreprise de maçonnerie et couverture, employant une quarantaine de personnes et disposant d'une petite carrière d'où était extraite la pierre. Disons qu'il tombait dans une bonne famille.

La mort de son beau-père, en 1923, conduisit Marcel qui n'avait pas de profession bien définie, à prendre sa succession à la tête de l'entreprise. Cette même année naissait Daniel, premier enfant du couple qui en eut trois : un garçon et deux filles.

## LES ANNÉES DE POÉSIE

Curieusement, ce jeune chef d'entreprise écrivait des poèmes durant ses loisirs, et particulièrement le dimanche sur les bords du Loing ou de la Seine. Ainsi, les années 1920-1930 furent essentiellement consacrées à la poésie, et le résultat en fut un recueil de poèmes intitulé *Sous notre toit*, publié chez l'éditeur parisien Fasquelle en 1936, et dédié à la comédienne Marie Marquet qu'il vénérât.

Parmi ces poèmes, "Veillées" évoque ces moments privilégiés de la vie d'autrefois à la campagne durant la mauvaise saison :

*"O les bons soirs d'hiver et les longues veillées  
Sous la petite lampe au large abat-jour vert,  
Quand le vent emplissait de ses voix désolées  
Le ciel, les champs, l'enclos et le jardin désert !  
O les bons soirs d'hiver dans la clarté si douce  
Donnant à chaque objet un air plus familier !...  
Voici la vieille horloge, où l'heure sans secousse  
Pousse à coups réguliers le large balancier ;  
Les cadres dédorés, portraits et paysages ;*

*Quelques brins de bruyère en un grand vase bleu ;  
Et, sous son blanc bonnet, le tendre et fin visage  
De ma bonne grand'mère assise au coin du feu.  
Voici le gai papier aux guirlandes naïves,  
Le buffet vermoulu dont la porte grinçait,  
Le plafond noir, bistré, les rugueuses solives  
Et la poutre de chêne où le savon séchait.  
L'alcôve avec mon lit aux rideaux de cretonne,  
Le crucifix de cuivre et son rameau béni,  
Le chat frileux disant son ronron monotone,  
Et les chaises de paille, et le bahut verni.  
Ici la cheminée et ses énormes dalles  
Où l'on jetait, d'un coup, un fagot de genêts ;  
La large cheminée où roulaient les rafales,  
La plaque aux fleurs de lys, le couple de chenets ;  
La crémaillère noire et les longues pincettes,  
Et là, me souriant, dans ce si doux décor,  
Mon grand père, ajustant lentement ses lunettes,  
Pour mieux suivre le vol des étincelles d'or."*

Dans les années 1930, Marcel Garnier fréquentait beaucoup la Comédie Française et ses pensionnaires, en particulier Mary Marquet à laquelle il soumettait ses poèmes qu'elle acceptait de lire aux "Matinées", très prisées des intellectuels. Il correspondait avec cette star qui finit par enregistrer un disque des œuvres de Marcel Garnier qu'elle interprétait à la salle Chopin-Pleyel et à la T.S.F.

## LES ANNÉES D'OCCUPATION VOUÉES AU THÉÂTRE

En 1940, à la suite de l'invasion allemande, la famille Garnier vécut l'exode qui la conduisit à Sauzé-Vaussay, dans les Deux-Sèvres. Pendant ce temps, l'armée allemande occupait Moret et notamment la maison du romancier, rue Lemasson-Henrion. Le nouveau maître des lieux était le capitaine von Finster, bourgmestre de Dresde en temps de paix. Quand Marcel Garnier revint à Moret en 1941, il dut cohabiter avec cet officier de la Wehrmacht qui éprouvait pour lui une réelle amitié, au point qu'envoyé ensuite sur le front russe, il profita d'une permission pour retrouver "son ami" à Moret, ce qui était pour le moins embarrassant.

Ces années d'occupation, Marcel Garnier les consacra au théâtre. Ainsi, en 1942, parut "La mare aux fées", pièce en vers et en un acte, radiodiffusée. Ensuite il rédigea des pièces en prose comme "L'étreinte du sol" dont l'action se déroule dans le canton de Quarré, qui prône le retour à la terre, thème de cette époque passésiste, et qui fut représentée au Vieux Colombier ; "Pour des billes",

pièce en un acte, "La route et Les Dubon", deux pièces en trois actes ; mais surtout "Les cousins de Quarré", comédie fondée sur un quiproquo entre de braves Morvandiaux venus voir leurs cousins à Paris et les domestiques qui les reçoivent en livrée, qu'ils confondent avec leurs cousins.

M. Daniel Garnier-Geoffroy, son fils, se souvient de l'exceptionnel succès de cette pièce jouée par un groupe artistique de Moret dans la région de Fontainebleau, mais aussi dans notre région, à Quarré ou Saint-Germain-des-Champs. Ces représentations étaient données au profit des prisonniers de guerre français qui recevaient des colis en Allemagne.

Après la libération, Marcel Garnier poursuivit ses activités de plombier et de chauffagiste, mais il se sépara de son fonds de maçonnerie, son entreprise, désorganisée par la guerre, ne fonctionnant plus qu'avec quelques ouvriers. Il n'en délaissa pas pour autant la poésie avec "Du Tchad à Berchtesgaden", à la gloire de Leclerc et de sa 2ème DB.



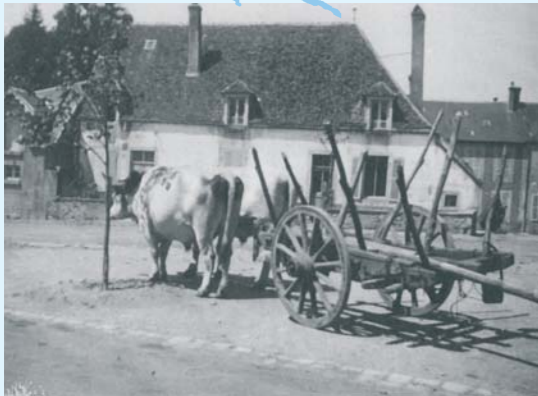
■ Enterrement de madame Daurencin, au cimetière de Quarré (illustration de François Cogné du Roman *Madeleine Daurencin* dans l'édition de luxe).

## LE ROMANCIER

Ce fut dans cette immédiate après-guerre que s'affirma le romancier. Il publia des romans à succès dont l'action se déroulait dans le canton de Quarré. Ces romans publiés aux éditions des Vieux Moulins à Moret-sur-Loing, paraissaient également en feuilleton dans le nouveau quotidien régional "L'Yonne républicaine", et plus tard dans "Le Sénonais libéré".

"Madeleine Daurencin", paru en 1946, était dédié à ses trois enfants : Daniel, Françoise et Anne-Marie. Ce drame sentimental, dénonçant l'avarice et la méchanceté des fermiers Ravaud, et la jalousie de leur fille Octavie, la conduisant jusqu'au crime passionnel, connut un vif succès. ➔

65



■ **Char tiré par des bœufs**, devant la maison natale du romancier à Quarré (photo communiquée par M. Daniel Garnier-Geoffroy).

L'action se résume ainsi : Octavie est éprise de Louis, le commis de ferme, qui lui préfère Madeleine, la servante. Octavie ne supportant pas cette rivalité, est prête à tout pour éliminer Madeleine. Ce roman, publié en feuilleton, en 1947 dans "L'Yonne républicaine", eut un tel retentissement que La Tavie (diminutif local d'Octavie) incarna la méchanceté dans la région pendant de nombreuses années.

A la fin de l'année 1947, toujours aux éditions des Vieux Moulins, Marcel Garnier, soutenu par une association de déportés, fit paraître une édition de luxe de ce roman au profit des enfants et familles des fusillés et déportés politiques de Seine-et-Marne.

Durant l'été 1947, Marcel Garnier donna en primeur à "L'Yonne républicaine" qui le fit paraître en feuilleton, son nouveau roman, "Sonia Olberg". Il s'agissait d'un roman à la fois d'espionnage et d'anticipation (l'action se déroulant en 1969 !...) dont les principaux personnages étaient : Otto von Kel, gouverneur allemand d'une île de la Frise et caricature par excellence du Prussien, le commandant von Finster, homonyme du capitaine qui avait occupé la maison du romancier à Moret, Sonia Olberg, l'espionne, et Henri Desgranges, un ingénieur français (sans rapport avec le fondateur du Tour de France).

Dans ce roman, l'Allemagne prépare sa revanche et Marcel Garnier anticipe sur la télévision, l'aviation supersonique et les hélicoptères. C'est l'ère du tout électrique où l'Allemagne est devenue le grand fournisseur mondial grâce à ses accumulateurs performants. On y voit même Hitler, toujours vivant dans un blockhaus de la Frise ! (comme quoi il restait des sceptiques sur son suicide dans le bunker

berlinois !...). Ici, Marcel Garnier perçoit l'Allemagne comme notre ennemi héréditaire, et on peut parler de traumatisme chez l'auteur qui a subi deux guerres franco-allemandes et pour qui le génie allemand ne peut se mettre qu'au service de la guerre. Il n'avait évidemment pas prévu la C.E.E., née du traité de Rome en 1957 (dix ans après la publication du roman), qui fit de l'amitié franco-allemande sa pierre angulaire.

Son rythme de production étant d'un roman chaque année, en 1948, parut "Le berger Louis", roman policier, suite de "Madeleine Daurencin". Il le dédia "à Madame Colette de l'Académie Goncourt" avec laquelle il entretenait une correspondance. Le cadre de l'action était la ferme des Pousseaux, à la sortie nord d'Auxerre, qui surplombait alors la plaine des Conches. Le berger Louis, âgé, envisageant de finir sa vie dans son village, Quarré, en fait une description à un interlocuteur singulier : son chien, Finaud.

#### En voici un extrait :

*"L'homme avait relevé la tête et regardait la bête qui cherchait à se rapprocher de son maître.*

*Oui, oui... murmurait le père Louis, tu es un bon chien. Je savais bien que nous ne nous quitterions pas et que tu viendrais avec moi, partout où j'irais. Tu ne le regretteras pas car tu verras des pays comme tu n'en as jamais vus. Le Tonnerrois (pays où il avait vécu avant d'arriver à la ferme des Pousseaux)... ici... c'est bien, mais à côté du Morvan, ça n'existe pas ! Te raconter, t'expliquer, ce n'est pas possible. Il faut voir ce pays et y vivre pour le bien connaître et l'aimer.*

*Le berger s'animait et parlait maintenant d'une voix joyeuse. Il avait ouvert son dossier et pris des cartes postales qu'il montrait au chien dont une patte était posée sur son genou.*

*Là... commençons par le commencement... Tiens, regarde : Quarré... l'église et son clocher pointu comme une aiguille... c'est là que j'ai fait ma première communion. Finaud... ça remonte à soixante-quinze ans, mon vieux. N'est-ce pas qu'elle est belle notre église ? Oh ! bien sûr, ce n'est pas une cathédrale, comme ici (à Auxerre), avec des tas de décorations et d'architectures, de statues que le temps ronge et que le gel effrite, non, c'est bien plus simple du granit, du bon granit de chez nous valant mieux que leurs pierres calcaires. Et le coq ? Tu le vois, le coq, là-haut, s'il est bien perché ?... Je l'ai vu changer. C' était le père Terre qui a fait cet ouvrage et je t'assure, qu'au pays, tout le monde était content quand le brave homme a été redescendu. Tu écouteras aussi notre cloche au son clair et pur, comme l'air de là-bas, sonner les angélus et le midi que l'on entend loin dans les champs.*

*Tu vois autour de l'église, les vieilles tombes alignées et entre lesquelles ont jouait à cache-cache et l'horloge au large cadran émaillé que l'on prenait comme cible avec un lance-pierres quand le diable nous poussait à mal faire... Et la place où, les jours de foire, des centaines de bêtes blanches étaient rassemblées, amenées par des hommes en blouse bleue et des chiens dont pas un ne te valait, Finaud !*

*Elle n'est pas belle notre place, hein ? avec ses arbres, les bancs et les maisons qui l'entourent ?*

*Et il indiquait à l'animal, de son gros doigt, la carte où figuraient les bâtiments en expliquant :*

*- Ici, le café du Centre avec son banc vert sous une glycine où, l'été, notre bon maître d'école, le père Gueniffey, après la classe, venait prendre son petit apéritif. Je le vois encore, ce brave homme, avec sa barbiche en pointe et sa moustache jaunée par la cigarette, nous inspecter au passage. Ah ! Lui, c'était un maître qui savait se faire craindre, obéir, respecter, mais qui savait aussi enseigner et expliquer aux enfants tout ce qu'il fallait qu'ils connaissent pour faire des hommes travailleurs, aimant leur métier, leur pays, leur clocher et non des orateurs ou des scribouillards plus forts en gueule qu'en action.*



■ **La Fenaïson**, (illustration de François Cogné du Roman Madeleine Daurencin dans l'Édition de Luxe).

*En ce temps là, on était poli, bien élevé, avec le respect des parents, des vieillards, du bien d'autrui... et il y avait cinq gendarmes pour deux mille habitants... aujourd'hui, c'est tout autre chose, il faudrait deux mille gendarmes pour cinq habitants...*

*Place aux débrouillards, même incapables, et c'est pourquoi l'on peut voir le dernier des imbéciles devenir député ou ministre... Ici, c'était le Robbé, menuisier, le père Rougeot, coiffeur, ici le café du Progrès bondé les jours de foire, la pharmacie de M. Armandin avec ses bocaux bien alignés, l'hôtel de la Poste et sa boulangerie d'où sortaient les dimanches et les jours de*

*fête, les brioches odorantes et les fameux pâtés à la viande dont le fumet venait jusqu'au milieu de la place. Plus bas, la maison des sœurs, ainsi appelée parce qu'elle abritait cinq religieuses... la vieille croix rouillée et ses marches de granit, la maison des Garnier où le père, maître Thomas Garnier, faisait la classe au temps où l'école communale n'existait pas... puis le bureau des postes avec ses hirondelles nichées au-dessus de sa porte... l'épicerie du Théodore où l'on achetait pour un sous tant de bonnes choses... à côté la boulangerie et, tenant à cette dernière, l'hôtel du Nord et sa boucherie. C'est là que nous venions, les jours de foire, remiser la voiture et déjeuner. Ah ! Mon vieux Finaud, quel repas on y faisait, en ce temps-là pour vingt sous !...*

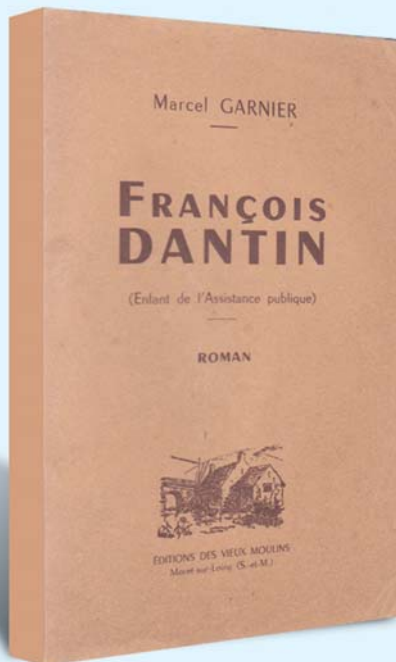
*Tiens, c'est par cette route que l'on descendait au Moulin-Colas, en passant devant la forge de l'Alfred, le maréchal-fer-rant. Je te ferai connaître ces jolies petites routes, tournant entre les haies, toutes fleuries d'aubépine au printemps et pleines de chants d'oiseaux... Tu verras le Trinquelin, clair, vif et froid, coulant à l'ombre des aulnes, la ferme... où j'étais placé... et où demeurent, pour moi, tant de souvenirs doux et tristes !*

*Nous irons dans les prés où j'ai connu la douceur et la beauté... et je t'expliquerai, Finaud, pourquoi j'ai voulu, avant de finir mes jours, revoir ces lieux où toute ma vie aurait dû se passer. Je te ferai voir les rochers du Moulin-Colas, couverts de bruyère mauve à l'automne, où tu pourras courir parmi les abeilles, les petits lézards, sur la piste d'un lièvre agile et roux."*

*Or, l'arrivée à la ferme des Pousseaux d'une jeune bonne au prénom fatal de Madeleine et ressemblant curieusement à Madeleine Daurencin, oblige Louis à modifier ses projets. Il va rester à la ferme et ce sera le début de ses ennuis. Par la suite, disculpé dans l'affaire du meurtre du petit ami de Madeleine, il décidera de gagner définitivement son Morvan, accompagné de Finaud.*

En 1949, nouveau roman : "François Dantin" (Enfant de l'Assistance publique), dédié à madame Vincent Auriol, épouse du Président de la République, qui s'occupait d'œuvres caritatives et de l'Assistance publique. Il obtint un prix littéraire, le prix Max du Veuzit de la Société des Gens de Lettres.

Le romancier évoquant des souvenirs d'enfance, conte la vie extraordinaire d'un enfant de l'Assistance Publique. Le héros, François Dantin, abandonné dans l'église Saint-Louis d'Antin à Paris, fut affublé de ce nom d'emprunt par l'Administration. L'intrigue du roman s'apparente à un conte de fée.

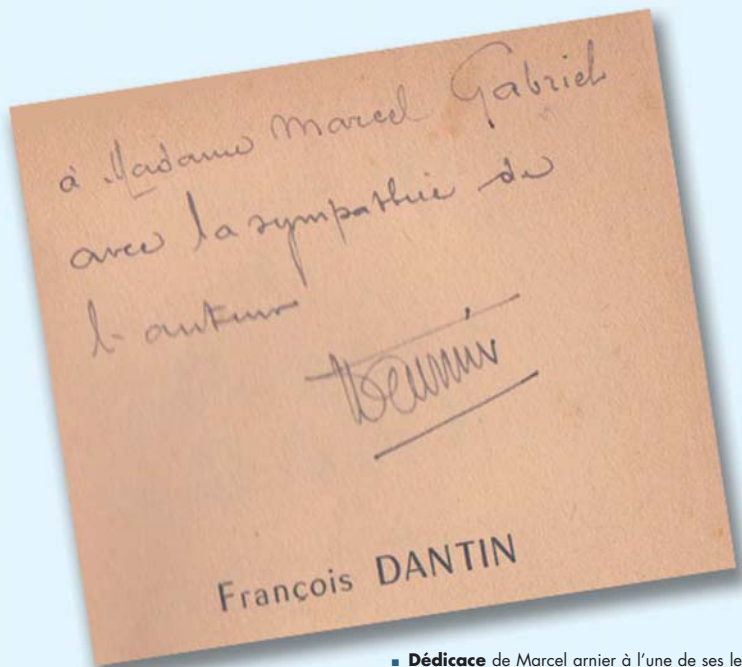


■ **Couverture du Roman François Dantin** (enfant de l'assistance publique) aux éditions des Vieux Moulins.

L'enfant est d'abord placé à Quarré chez les Lucas, mais la mort de "la maman Lucas", sa mère nourricière, oblige le garçon à se louer chez des fermiers d'origine tchèque, les Sikorska, aux Iles Ménéfrier, qui sont très durs avec lui. Une plainte au directeur départemental des enfants assistés le libère de cet enfer. Il est, alors, engagé dans une ferme près d'Avallon, Les Ormeaux, chez les Naudin qui le traitent comme leur fils et dont la fille s'éprend.

Tout finirait comme dans les romans d'amour si François ne faisait la connaissance d'un industriel, propriétaire d'un château du voisinage, qu'il sauve de l'agression d'un taureau au cours d'une partie de chasse.

François qui a des dispositions pour la mécanique, confie à l'industriel qu'il vient d'inventer un nouveau type de carburateur. Très intéressé, l'industriel l'engage comme ingénieur. Il sera alors très vite séduit par Hélène, la fille de son nouvel employeur. François va-t-il épouser Hélène ? Il le voudrait, mais cela est impossible du fait qu'Hélène est sa propre sœur : Madame de Vauquois, épouse de l'industriel, a eu François avant son mariage et elle en fait l'aveu aux jeunes gens. Voilà un roman plein de rebondissements...



■ **Dédicace** de Marcel Garnier à l'une de ses lectrices.